

L'INDUSTRIE DE L'ESSENCE DE ROSES EN BULGARIE

PAR M. DANIEL BELLET

Parmi toutes les essences dont se sert la parfumerie, l'essence de roses est une des plus recherchées, et, par suite, une des plus chères, le prix du gramme en atteignant facilement un franc ; ce prix s'explique, du reste aisément, comme nous le verrons plus loin, par la quantité considérable de roses qu'il faut distiller pour produire ce gramme de parfum. Aussi comprend-on de quelle importance la fabrication de cette essence peut être pour les pays qui sont en mesure de s'y livrer. Il nous semble donc utile d'indiquer quelle est la situation de cette industrie en Bulgarie, où elle a pris une action toute particulière.

La Bulgarie est aujourd'hui le pays des roses, et la vallée où se concentrent principalement ces cultures, se nomme la Vallée des Roses. Jadis, c'était un tout autre pays, comme le faisait remarquer M. Blondel, qui portait ce nom parfumé, c'était la Perse. Il y avait une vallée des roses à Kashmir, ou plutôt à Chiraz, et c'est dans les jardins du Shah que, en 1612, avait été découverte l'essence de roses. Aujourd'hui, c'est l'Europe que le Shah fait venir les beaux rosiers dont il veut planter ses parterres ; quant à la vallée de Chiraz, elle ne produit plus que des *Andropogon*, d'où l'on n'extrait qu'une essence de *Palma Rosa*, espèce de fausse essence de roses.

C'est dans l'ancienne province turque de Roumélie, dépendant aujourd'hui de la Bulgarie, au pied des grands Balkans, et, on peut dire, sur les deux chaînes, que poussent les roses pour la production de l'essence. C'est là une culture des plus anciennes dans la contrée ; dans bien des pays, on plante des rosiers, on les soigne, mais c'est tout simplement au point de vue décoratif, pour en orner les plates-bandes des jardins ou pour en vendre les fleurs ; ici, les rosiers couvrent des champs immenses, comme ailleurs des pommes de terre ou de vignes. Les deux centres véritables de cette exploitation et de cette culture industrielle sont Kezanlyk et Carlova, mais surtout Kezanlyk. C'est de ce point qu'a rayonné l'industrie dont il s'agit, s'introduisant dans les villages environnants, abrités contre les vents du nord par l'immense chaîne des grands Balkans.

D'une façon générale, les champs de roses ou plutôt de rosiers s'étendent

dans la vallée de Kezanlyk et dans celle de Carlova ; ils en couvrent les versants : on les trouve donc, et sur le versant sud des Balkans proprement dits, et sur le versant nord du contrefort appelé Sredna-Gora. Mais comme le premier versant est bien mieux exposé que le second, les champs exposés au midi en sont d'un rendement bien plus considérable, et par suite bien plus fructueux. La zone des cultures de rosiers faisant tache d'huile, et tendant à s'élargir de plus en plus, elle a franchi, d'une part, la crête des Balkans, et, d'autre part, celle de la Sredna-Gora ; mais les points cultivés au nord de la grande chaîne n'ont aucune importance ; quant à ceux du versant sud de la Sredna-Gora, ils donnent des produits d'une certaine valeur.

Si l'on se reporte à la carte de Bulgarie et qu'on veuille y localiser avec précision la culture dont nous parlons, on verra que les deux points extrêmes en sont Koprivchtiza à l'ouest, et Twarditza à l'est. La vallée des roses, pour employer le terme général, comprend le district de Carlova (que les Turcs appellent Giopça), celui de Kezanlyk, celui de Nova-Zagora (ancien canton turc de Jemi-Sagra) ; c'est ensuite le district de Novo-Selo (anciennement Kopin Tepe) ; ceux de Brezovo, de Tchirpau, de Stara-Zagora ; enfin n'oublions pas le petit centre de Bradzicova, dont nous avons expliqué plus haut la formation, dans le district de Pechtéra, entre les monts Rhodopes, ou Despoto-Dagh, et la Maritza.

On comprend que ce n'est point n'importe quelle rose que l'on cultive pour la production de l'essence ; il y a en effet des roses ayant des parfums très différents et une intensité de parfum très variable. Il ne s'agit pas seulement de différences légères comme celles qui se produisent entre la fleur le matin et la fleur à midi ; mais à côté de celles qui sont douées du parfum classique, comme le dit le Dr Blondel, il y en a beaucoup qui ne sentent pas la rose. La *Banksia alba* sent la violette. La *Rosa-Pipartit* le muguet, d'autres le musc, la jacinthe, la framboise, l'abricot, l'ananas ; il y en a même qui sentent la punaise, et d'autres qui ne sentent rien.

Il a donc fallu choisir, pour les cultures, des plantes ayant bien le parfum caractéristique. En 1860, on signalait comme donnant l'essence, les pétales des espèces *Sempervirens*, *Moschata*, *Centifolia*. M. Blondel citait trois variétés cultivées : la première, celle qui est réellement

exploitée, et qui représente à elle seule, les 90 pour cent des pieds en culture, est une variété rameuse de la *Damascœna*, que les paysans bulgares appellent tout uniment *rose rouge* ; son odeur n'est pas très prononcée, mais délicate et exquise. La seconde est nommée *rose blanche*, et c'est effectivement une *Rosa alba* ; la fleur en est assez peu estimée, ne donne qu'un faible parfum ; aussi n'est-elle jamais distillée seule ; on la plante seulement en bordures, pour marquer les limites des champs par sa couleur tranchant bien sur celle des autres, et aussi pour n'offrir aux passants que des roses sans valeur. Notre auteur cite comme troisième espèce la rose connue dans le pays sous le nom de *Rose de Constantinople*, fleur d'un rouge foncé, que l'on ne rencontre qu'assez rarement, et qui est de la même famille que la *Damascœna*.

D'après MM. Shipkoff, négociants à Kezanlyk, les deux roses cultivées sont la rouge et la blanche, la première étant bien la *Damascœna*, fleur d'un rouge clair, à moitié double, ressemblant à la *Rose du Roi*, et possédant de 30 à 36 pétales à l'arôme délicieux. Quant à la variété blanche, ils la donnent comme la rose musquée, *Rosa Moschata*.

C'est une vue charmante vraiment que celle de la Vallée des roses au moment de la floraison, et la promenade y est embaumée, toute l'atmosphère est pleine du parfum des fleurs. Ce ne sont partout que vastes champs sablonneux, où les rosiers s'alignent en longues haies espacées de 8 pieds environ.

Il en est un peu des rosiers comme d'un vignoble et la plantation en ressemble beaucoup à celle des vignes. Quand la terre a reçu les préparatifs nécessaires, labourage, fumure, on creuse toute une série de fossés parallèles, de 1½ pieds de profondeur et d'autant de large, à une distance d'environ 38 pouces les uns les autres. Au fond de ces fossés, on dépose une couche de terre meuble mélangée de fumier, puis on place verticalement les boutures destinées à former la nouvelle plantation et prises dans une ancienne et on les bute avec de la terre et du fumier. Cette opération se fait en général au printemps quand les pluies sont fréquentes ; ainsi les boutures prennent rapidement racine, et en moins de deux mois, elles lancent de longues pousses vertes qui, en un an, ont 11 pouces de long. La seconde année, elles sont déjà longues de 22 pouces et portent quelques roses ; mais il n'y a lieu, en réalité, de faire la première ré-